

## L'ÉTABLISSEMENT DES ID MA EL AÏNIN CHEZ LES MONTAGNARDS DE L'ANTI-ATLAS (IBOUDRAREN) 1914-1934

**Rachid Agrour**

Historien-Chercheur à l'IRCAM (Rabat)

Nous sommes au début du 20<sup>ème</sup> siècle, l'état français se resserre de plus en plus autour du Maroc où, depuis la fameuse crise d'Agadir (1911), la mainmise de la France sur cette contrée a enfin été acceptée par son principal rival européen, l'Empire germanique de Guillaume II.

Cependant, suite à la signature du traité de Fès qui place le Maroc sous protectorat français, de nombreux mouvements de résistance tribale s'organisent ici et là. C'est ce que la littérature coloniale désigne sous le terme de «foyers d'insurrection», en l'opposant aux euphémiques «opérations de pacification» des troupes d'occupation du Maroc occidental (T.O.M.O.) mise en place pour les réduire.

### **Résistances dans le Sous**

Ce que l'on appelle alors le «mouvement hibiste», du nom de son instigateur Moulay Hmed El-Hiba, fut pour Lyautey une angoissante question qui augurait mal les débuts du nouveau protectorat:

*«C'était l'heure la plus critique de nos débuts, alors que El Hiba venait d'entrer à Marrakech, d'y capturer huit de nos compatriotes, et que la Chaouïa même était menacée. (...) Le mouvement de Hiba, par sa soudaineté, sa violence, sa rapidité, avait dérouté toutes les prévisions»<sup>(1)</sup>.*

Cette insurrection populaire du Sud marocain, dont Moulay Hmed El-Hiba sut habilement prendre la tête, débuta à Tiznit où il fut proclamé sultan (mai 1912) puis, à la tête de toutes les tribus du Sous réunies, il fait son entrée à Marrakech où il est confirmé dans son titre de nouveau sultan (août 1912).

Il ne profitera des plaisirs et du confort des palais de la ville rouge que pour quelques semaines puisque le 7 septembre au matin, suite à la défaite cuisante que ses troupes subissent à Sidi Bou Otman, face aux troupes du colonel Mangin, il est rejeté au-delà du Haut-Atlas pour s'établir un temps à Taroudant.

Comme l'écrit si bien un officier français, il n'est plus alors «qu'un chef de bande aux abois et moins d'une année a suffi pour l'élever ainsi au Capitole et puis l'en précipiter».

La suite n'est qu'une série de défaites qui le conduiront successivement à Assersif des Aït Milk (mai 1913-janvier 1914), Timguer des Aït Ouadrim (janvier 1914-février 1915) et, pour finir, Kerdous des Ida Oubaaqil où il meurt de maladie (grippe ou typhus) en juillet 1919.

(1) Lyautey Hubert, *Paroles d'action: Madagascar, Sud-Oranais, Maroc (1900-1926)*, Paris, Librairie Armand Colin, 1927, p. 67 et 79.

### ***Ichelhin* et Beydan: un rapport ambigu**

Dès sa proclamation à Tiznit, cette place de meneur du *jihād*, Moulay Hmed El-Hiba la doit en grande partie à sa filiation au célèbre Ma El Aïnin il est vrai, mais aussi à l'ascendance chérifienne qu'il revendique constamment, c'est-à-dire à son identité d'Arabe renforcée par son arabophonie exclusive et donc à son ignorance du berbère (tachelhit ici).

Nous allons tenter de comprendre la relation qui unit les populations berbères de l'Anti-Atlas à l'*aguelid*<sup>(2)</sup> arabe de Kerdous. Comment est vécue cette altérité, cette différence vis-à-vis de l'Autre, de l'étranger, entre le tachelhitophone sédentaire et l'hassanophone nomade.

Pour cela, il faut d'abord comprendre les relations complexes qui existent entre Arabes et Berbères et les représentations qu'ils se font les uns des autres, mais aussi l'image que le Berbère a de lui-même vis-à-vis de l'Arabe. J'ai failli écrire du Noble, car être Arabe c'est déjà se rapprocher de la grande famille du Prophète, voire du Prophète lui-même. Ce qui n'est pas rien pour ces populations montagnardes profondément musulmanes pour qui, depuis la «révolution jazoulit» du 15<sup>ème</sup> siècle, toute référence au Prophète est source bénéfique et ennoblissante. En effet, le développement du soufisme, qui proclame la possibilité d'une «continuité de la prophétie», fait désormais du Prophète une figure surhumaine, un idéal amené à être imité au mieux<sup>(3)</sup>.

«Mohamed, ô Seigneur messenger, le salut sur toi. Toi qui surpasse toutes les créatures de Dieu»<sup>(4)</sup>. C'est par ce vers que débute un poème berbère du Sous, sur les mérites du Prophète, déclamé à l'occasion de la célébration de la naissance du Prophète, appelé dans la région: la fête du Mouloud (*Maoulid* en arabe littéraire: Nativité). Ce poème, qui date de la fin du 19<sup>ème</sup> siècle, est chanté traditionnellement lors de la nuit du 11 au 12 *rabiaa el awwal* du calendrier musulman. La veillée de cette nuit, durant laquelle on récite de nombreux poèmes panégyriques en l'honneur du Prophète, est jugée comme très bénéfique pour les croyants:

*«Frhat a yan iggiwrn gh lmajlis ad nngħ-i, s lmawlid n nnabi nngħ-i. Hann ur illi lmitl nns-i».*

*«Réjouissez-vous, ô vous qui êtes présents à cette assemblée en l'honneur de la naissance de notre prophète.*

*Car elle n'a aucune équivalente»<sup>(5)</sup>.*

(2) Le sultan, le roi en tachelhit (langue berbère du Sud-ouest marocain).

(3) Garcia-Arenal Mercedes, «Imposture et transmission généalogique: une contestation du sharifisme ?» in Bonte Pierre, Conte Edouard et Drech Paul (ed.), *Emirs et présidents. Figures de la parenté et du politique dans le monde arabe*, p. 114.

(4) Boogert Nico van den et Stroomer Harry, «A sous berber poem on the celebrating the Mawlid», *Etudes et Documents Berbères*, 10, p. 53 (traduction personnelle).

(5) *Ibidem*, p. 48 (traduction personnelle).

Il faut souligner que c'est à partir du règne d'Abou Youssef Yaaqoub (1258-1286), sultan de la dynastie mérinide, que la célébration de la naissance du Prophète est officiellement adoptée. Déjà existante dans l'Égypte fatimide, elle est introduite au Maroc dès le début du 13<sup>ème</sup> siècle par la ville de Sebta (Ceuta). Par la suite, durant le règne de la première dynastie chérifienne du Maroc, les Saadiens (16<sup>ème</sup>-17<sup>ème</sup> siècle), elle atteint un faste impressionnant, car désormais, sous couvert de célébration du Prophète, c'est en réalité le sultan chérifien que l'on glorifie<sup>(6)</sup>.

«La connaissance du Prophète Mohamed l'Arabe»<sup>(7)</sup> est le titre du troisième chapitre de *L'Océan des pleurs*, ouvrage de vulgarisation religieuse du 18<sup>ème</sup> siècle rédigé en tachelhit par Mhamed Aouzal<sup>(8)</sup> et destiné aux populations du Sud-ouest marocain. Pour ces Berbères donc, être Arabe est une qualité car c'est une manière de se rapprocher du Prophète, c'est appartenir un peu aux *Ahl el beyt*, à la famille du Messager de Dieu.

### **Le pays des Iboudraren**

Le village de Kerdous, où s'établit Moulay Hmed El-Hiba en 1915, est au cœur de l'Anti-Atlas central, ce que l'on appelle en tachelhit «le pays des Montagnards», *tamazirt n Iboudraren*<sup>(9)</sup>. C'est en même temps, si j'ose l'expression, le «*Quartier latin*» de l'Anti-Atlas. En effet, depuis quatre siècles, plus de 60% des auteurs de la littérature religieuse (en langue tachelhit ou en arabe littéraire) du Sud-ouest marocain sont originaires de cette région<sup>(10)</sup>.

Pour la masse des cultivateurs sédentaires du Sous, la langue et la culture arabes ne sont pas de leurs compétences. Ce sont les lettrés qui ont pour mission de faire le lien entre eux et cette science inaccessible. D'où la situation particulière et ambivalente des lettrés savants, détenteurs du «secret» de l'écriture arabe, capital inestimable pour cette société théocentrique. Sur le plan religieux donc, la maîtrise

(6) Garcia-Arenal Mercedes, «Imposture et transmission généalogique: une contestation du sharifisme ?», *op.cit.*, p. 114.

(7) Boogert Nico van den, *The berber literary tradition of the Sous*, Leiden, Nederlands Instituut voor het nabije oosten, 1997, p.315.

(8) Ce personnage est le plus important représentant d'un mouvement littéraire qui agita l'aire de la langue tachelhit à partir de la fin du 16<sup>ème</sup> siècle et qui dura un peu plus de deux siècles. Des centaines d'ouvrages ont alors été composés avant que cette effervescence littéraire ne retombe assez brutalement. Ces manuscrits de langue tachelhit sont essentiellement des œuvres d'édification, composées en vers pour faciliter leur mémorisation et leur récitation. Les ouvrages d'Aouzal connaissent, encore aujourd'hui, un grand succès chez les Aït Sous. De son nom complet, Mhamed Ou Ali Ou Brahim Ousous Aouzal (1675-1749); originaire donc d'une petite tribu de l'Anti-Atlas: les Inda Ouzal. Il est l'auteur de six textes ou ouvrages, trois en arabe (*Tanbih el ikhouan*, *Tarq bi el aassa* et une collection de *fatoua*) et trois en tachelhit (*El Haoud*, *Nasiha* et *Bahr doumoua*). *El Haoud (Le Bassin)*, rédigé en 1711, est son plus gros ouvrage, c'est un manuel des règles de l'école malékite qui adapte en tachelhit le *Moukhtassar*, célèbre ouvrage de Sidi Khalil, juriconsulte du 14<sup>ème</sup> siècle, dont l'œuvre est la principale référence en matière de droit malékite au Maghreb. *Bahr doumoua (L'Océan des pleurs)*, rédigée en 1714, est une œuvre de récapitulation des devoirs du musulman et des bienfaits que ce dernier pourra en attendre dans l'au-delà.

(9) Les Iboudraren, les montagnards de l'Anti-Atlas central, se composent pour l'essentiel des confédérations Illalen et Ida Oultit ainsi que d'une dizaine d'autres tribus. D'après un officier des renseignements français, les Iboudraren par excellence seraient les Aït Hemd, Aït Souab et Aït Oualyad établis sur les arrêtes les plus hautes de l'Anti-Atlas (dans C.A.D.N., Capitaine Alibert, *Situation politique au Sud marocain*, Agadir le 20 mars 1915, RDM 627).

(10) Boogert Nico van den, *The berber literary tradition of the Sous*, *op.cit.*, (tableau intitulé «*Affiliations and number of scholars mentioned by Susi in his Rijalat el 'ilm*»), *op.cit.*, p. 23.

de la langue du Coran permet aux lettrés de jouir d'une place très respectée dans la société paysanne du Sud-ouest marocain<sup>(11)</sup>.

Cette situation amène, chez certains lettrés, à un mépris total pour leur langue maternelle, le berbère, voire même pour leurs ancêtres et ce depuis fort longtemps. Ainsi ce lettré berbère (Moyen-Atlas) du 16<sup>ème</sup> siècle, Hassan El Youssi (Ouyoussi en tamazight) qui porte, sur lui et ses frères, un regard assez éloquent sur l'image que certains Berbères peuvent avoir sur eux-mêmes:

*«Les ajam [les non-arabes, ici les Berbères] sont comparables aux caprins: aucune loi ne lie l'enfant à sa mère sauf le fait de le voir grandir. Il s'en ira ensuite où bon lui semble. Quant au père, il n'a aucun rôle»<sup>(12)</sup>.*

Ici donc, ce lettré, imprégné de culture musulmane citadine, renie ses origines rurales et non arabes jusqu'à se représenter comme issu d'une sous-humanité. Nous avons un autre exemple dans la personnalité d'un savant lettré, plus proche de nous dans le temps, el Mokhtar Soussi, grande figure du nationalisme marocain, qui a fait une incursion réussie dans la société islamo-arabe du Maroc d'alors:

*«Ce Berbère s'est transformé en un Arabe éloquent, il s'est dépouillé de la peau que lui ont léguée ses parents ainsi que des traditions de son peuple; il a oublié tout ce qui peut les évoquer. Tout cela a disparu loin de soi comme a disparu l'incroyance de ses ancêtres lorsqu'ils se sont mis sous les ailes blanches de la religion islamique»<sup>(13)</sup>.*

C'est un véritable reniement des racines. Ces hommes, profondément religieux, ne voient leur identité berbère que comme une identité de l'ignorance et du paganisme dont il faut se débarrasser au plus vite afin de mériter les récompenses du Paradis après leur mort. Par leurs attitudes, ils tentent de se rapprocher au plus près du Sceau des prophètes; ce qui aboutit à une arabisation partielle ou totale du langage<sup>(14)</sup>.

Le lettré tachelhitophone, d'ailleurs, ne manque pas d'entretenir la différence pour éviter tout amalgame avec ce qu'il appelle la masse des incultes, la plèbe ignorante, *el aamma* en arabe; terme berbérisé sous la forme *iaamin* ou *iamiyin*

(11) Boukous Ahmed, «Mohammed Mokhtar Soussi, figure emblématique de la différence» in Kadri Aïssa (ed.), *Parcours d'intellectuels maghrébins. Scolarité, formation, socialisation et positionnements*, Paris, Karthala, 1999, p. 120.

(12) Bounfour Abdellah, «Islam et berbérité au Maroc», *Les Annales de l'autre Islam*, 4, p. 66.

(13) *Ibidem*.

(14) «Il ne faut pas sous-estimer enfin le rôle de l'Islam comme facteur d'attraction ou de séparation. Les Chleuhs sont en général très religieux et très attachés à l'Islam, du moins ceux de nos régions. Tout ce qui est arabe bénéficie à leurs yeux du prestige qui s'attache à la race et à la langue du Prophète. Nombreuses sont les tribus ou les fractions qui cherchent à se faire passer pour arabe, les familles maraboutiques qui tentent de s'attribuer une ascendance chérifienne. Le citadin arabe et dévot figure à leurs yeux une sorte d'idéal» dans Adam André, «La maison et le village dans quelques tribus de l'Anti-Atlas», *Hespéris*, 37, 1950, p. 352.

et qui s'oppose à *el khassa*<sup>(15)</sup>, l'élite à laquelle le lettré se flatte d'appartenir. Ces «amants» de la langue arabe se regroupent entre eux pour passer leur temps libre à s'affronter dans des joutes oratoires en arabe littéraire<sup>(16)</sup>. Ces lettrés, à la vision élitiste, vont même jusqu'à interdire, à leurs élèves les plus méritants, qui tendent à devenir un jour comme eux des «maîtres de la Science», de jouer avec les *iaamin* qui ne sont pas de bonnes fréquentations à leurs yeux<sup>(17)</sup>.

Malgré tout, si la société du Sous a, pour ces lettrés, ces hommes de religions, un grand respect, elle en a paradoxalement très peu pour l'homme qu'il représente. De par sa fonction, le lettré est totalement pris en charge par la communauté, il n'a pas à endurer les durs travaux des champs ni à prendre les armes pour défendre la communauté qui l'héberge quand le besoin s'en fait sentir. Pour toutes ces raisons, il n'est pas rare de trouver ce genre de témoignage méprisant à leurs propos: «[les lettrés] (...) ne sont que des femmes. (...). Ils n'ont jamais pu se battre»<sup>(18)</sup>.

Une autre ambivalence existe pour la langue arabe, j'entends ici l'arabe littéraire c'est-à-dire la langue du Livre. Car, si on lui reconnaît une place prépondérante pour tout ce qui a trait au fait culturel, une place conséquente est faite à la langue vernaculaire du pays: la tachelhit. N'oublions pas que l'écrasante majorité de la population du Sous est berbérophone. A Sidi Hmed Ou Moussa, le plus grand saint du Sous, on attribue même une sentence qui va dans le sens d'une certaine reconnaissance de la langue maternelle des Aït Sous: «Et à celui qui aura craint Dieu, un langage barbare ne nuira pas»<sup>(19)</sup>. De plus, l'emploi de la littérature religieuse de langue tachelhit garde, dans certains lieux du Sous, une place distinguée. Ainsi, au début du 20<sup>ème</sup> siècle, dans la *zaouïa derqaouya* de Dougadir Ilegh (Aït Abella Ou Saïd), El Hajj Ali (père d'el Mokhtar Soussi) donne à l'étude de ces textes berbères une importance qui surprendrait plus d'un tachelhitophone d'aujourd'hui. A un de ses élèves arabophones, qui met en avant la difficulté qu'il rencontre dans l'étude de cette littérature par son ignorance de la tachelhit, il répond sèchement: «Si c'est le chleuh ta seule excuse, tu en apprendras plus que ce dont tu as besoin !»<sup>(20)</sup>. Le même Hajj Ali, érudit lettré qui maîtrisait parfaitement l'arabe littéraire, avançait aussi à ses disciples que Dieu lui avait parlé, en songe, en tachelhit !<sup>(21)</sup>

(15) Remarquons que ce terme ne connaît pas d'équivalent en tachelhit, il n'est pas non plus l'objet d'une berbérisation comme pour *el aamma*. La raison en est tout simplement que la condition *sine qua non* qui fait l'appartenance à cette élite est justement la maîtrise de la langue arabe. Adapter ce terme à une langue non arabe serait une action dépréciative qui ne peut être pour ces lettrés «amoureux de la langue arabe».

(16) Boukous Ahmed, «Mohammed Mokhtar Soussi, figure emblématique de la différence», *op.cit.*, p.121.

(17) Fonds Arsène Roux, *Les tolbas du Sous*, (31.1.).

(18) Chaumeil Jean, «Histoire d'une tribu maraboutique de l'Anti-Atlas: les Aït Abdallah Ou Saïd», *Hespéris*, 39, 1952, p. 210. A ce point de vue des hommes de tribu, on peut ajouter la remarque d'un éminent connaisseur des groupes humains du Sud-ouest marocain: «La science est d'autant plus en honneur que *tolba* et lettrés sont exempts de harka et ne participent pas directement aux guerres de la tribu»; Montagne Robert, «Une tribu berbère du Sud marocain», *Hespéris*, 4, 1924, p. 386.

(19) Justinard Léopold, *Notes sur l'histoire du Sous au XVI<sup>ème</sup> siècle. Sidi Ahmed Ou Moussa. Carnet d'un lieutenant d'El Mansour*, Archives Marocaines, 29, 1933, p. 37.

(20) Bounfour Abdellah, *Introduction à la littérature berbère*, 2, Paris-Louvain, Editions Peeters, p. 109.

(21) Tozy Mohamed, «Amazighité et Islamisme» in Rachik Hassan (ed.), *Usages de l'identité amazighe au Maroc*, Casablanca, Najah el jadida, 2006, p. 75.

C'est l'ambivalence de cette société vis-à-vis de l'arabe et du domaine religieux qui, si elle a permis l'installation des fils de Ma El Aïnin en son sein, ne peut effacer les différences entre l'Arabe et le Berbère, entre le nomade et le sédentaire.

### Face à face entre l'Arabe nomade et le Chleuh sédentaire

Dans le Sous, lorsqu'on utilise alors le terme d'«Arabe», il faut comprendre le nomade; c'est l'éternel conflit entre ce dernier et le sédentaire. Pour les agriculteurs du Sud-ouest marocain, le constat est simple: l'écrasante majorité de ceux qui nomadisent dans leur *hinterland* sont arabes. Dans la langue tachelhit, il existe plusieurs termes pour les désigner. Dans une expression de la région qui prend forme de maxime, le terme qui le définit, le désigne comme la quintessence de l'étranger que l'on oppose à l'enfant du pays: *Han our tgit Ouchenguiti !*, «Voyons, tu n'es pas un habitant du Chenguiti !». Cette expression s'emploie à l'encontre de quelqu'un qui pose une question considérée comme saugrenue car, de par son appartenance au groupe social, au lieu habité, il en connaît déjà la réponse. Le Chenguiti c'est le Chenguit<sup>(22)</sup>, vocable que l'on utilise pour désigner l'Ouest saharien, le territoire des nomades, le *trab el Beydan*<sup>(23)</sup>. L'*Ouchenguiti* désigne, en tachelhit, l'étranger de passage qui n'est autre que le Beydan nomade qui remonte vers le Nord à la recherche d'herbages pour ses bêtes. Il traverse un pays qui n'est pas le sien, le Sous, et s'y installe temporairement, sous la protection d'un homme du pays. Dans l'aire tamazight, on retrouve le même terme (sous la forme *Achenguiti*) qui s'emploie ici pour désigner «l'étranger recueilli par un individu qui lui donne sa fille en mariage sous certaines conditions»<sup>(24)</sup>.

L'autre terme qu'utilisent les tachelhitophones pour désigner les Beydan, *achelafou* (pl. *icheloufa*), se rapporte à la tenue vestimentaire des nomades: la large pièce d'étoffe qui, avec de larges fentes latérales laissent apparaître le torse nu et permet d'accueillir le moindre souffle d'air, aidant celui qui le porte à mieux supporter les durs chaleurs du désert. C'est un terme de moquerie<sup>(25)</sup>. On connaît en tachelhit un autre vocable pour désigner cette tenue vestimentaire particulière: *afroual* (pl. *iferoualen*) qui est d'ailleurs aussi utilisé par les tribus hassanophones de l'Oued Noun. Mais le terme le plus employé par les Beydan pour désigner leur tenue est celui de *deraa*.

Pour ce terme d'*achelafou*, un proverbe existe, il souligne les rapports, pas toujours pacifiques, qui peuvent exister entre nomades et sédentaires: «Tu es autant

(22) Célèbre localité du *trab el Beydan* (dans l'Adrar mauritanien). On peut retrouver l'origine étymologique de ce terme dans l'azer, idiome soninké qui contient de nombreux emprunts berbères. La traduction de la localité serait alors: «le puits du cheval» dans Mpnteil Vincent, «La toponymie, l'astronomie et l'orientation chez les Maures», *Hespéris*, 36, 1949, p. 207.

(23) Dans l'Ouest saharien, on désigne en général par *Beydan* les Maures blancs, par opposition aux Maures noirs, les populations noires asservies ou les affranchis (*Harratin*).

(24) Loubignac (V.), *Etude sur le dialecte berbère des Zaïan et des Aït Sgougou*, Paris, Leroux, 1925, p. 471.

(25) Il dérive du terme *achlif* (pl. *ichelfan*) qui désigne en tachelhit (en tamazight aussi) un grand sac utilisé pour le transport des gerbes d'orge ou de la paille, ou encore pour emmagasiner la laine ou des sauterelles séchées. Il a une contenance de deux *tighrar* c'est-à-dire qu'il peut contenir jusqu'à trois cent kilos d'orge.

incapable de tuer l'*Achelafo* que de lui prendre son sac à provision»<sup>(26)</sup>; se dit pour quelqu'un que l'on considère comme bon à rien.

A l'inverse, du point de vue des Beydan, le pays des sédentaires, abordé dès l'Oued Noun, est désigné sous le terme d'*el Gharb*<sup>(27)</sup> et tous ses habitants sont désignés sous celui de *Chluha*<sup>(28)</sup> (sg. *Chelhi*). Cette région de l'Oued Noun, au pied méridional de l'Anti-Atlas, est une zone de transition: les deux modes de vie (sédentaire et nomade) s'y côtoient et pour certaines tribus le bilinguisme (tachelhit-hassanya) est de rigueur, sans parler du mélange des types vestimentaires.

C'est avec beaucoup d'appréhension que les grands nomades beydan abordent ce pays où la densité des habitants devient plus forte et avec elle le danger de l'embuscade des coupeurs de route. A leurs yeux, le pays des sédentaires est une immense zone propice aux coupe-gorges et autres guet-apens. Un poème satirique souligne le soulagement des Beydan qui retournent chez eux après être montés vers le Nord pour les pâturages d'été ou pour le commerce: «Ce Nord déshérité, je le quitte, et point ne m'attarde: Plein de punaises et de puces, d'Aït Lahsen et d'Azwafid»<sup>(29)</sup>. Le témoignage d'une vieille dame rgueybat à propos de l'Oued Noun est encore plus incisif: «Les gens y sont nombreux, assassins et voleurs; de plus on ne comprend pas leur langue, ce sont des Chluha»<sup>(30)</sup>.

Les *Chluha* ce sont les *Chleuh*<sup>(31)</sup> (sg. *Chelh*), terme par lequel, dans tout le Maroc, les arabophones désignent habituellement les populations berbérophones. Cette «appellation renferme une idée péjorative»<sup>(32)</sup>. Le Chelh «est présenté comme un être fruste et sauvage; on nie à son idiome la qualité d'une langue»<sup>(33)</sup>. Il existe d'ailleurs, en langue hassanya, le verbe *sechlah* qui a pour sens: «traiter de *chleuh*, considérer comme *chleuh*»<sup>(34)</sup>. Il est utilisé par les Beydan pour déprécier certaines tribus hassanophones, dont le parler comporte un trop grand nombre d'expressions ou de vocabulaires berbères, trait caractéristique en particulier des tribus tekna de l'Oued Noun mais pas seulement.

Dans cette zone, pour les fractions bilingues (tachelhit-hassanya), leur berbérophonie est toujours justifiée par la proximité et la fréquentation obligée avec les tachelhitophones voisins. Un cas intéressant est à relever, il s'agit de la

(26) En tachelhit: *Our gik ma inqqan achelafo oulla ma ittasin aoulk-ns.*

(27) Dans une lettre adressée, en décembre 1909, à un notable des Rgueybat, Moulay Hmed El-Hiba désigne la place de Tiznit par l'expression de «Tiznit du Gharb».

(28) Caratini Sophie, *Les Rgaybat (1610-1934)*, (1), Paris, L'Harmattan, 1989, p. 269.

(29) Monteil Vincent, *Notes sur les Tekna*, Paris, Larose, 1948, p. 55. En hassanya: *Had ttel el murut, nemchi aannu, mani bati: Fih el begg u fih el berqut, u fih el Hasni wu Zzafati.*

(30) Caratini Sophie, *Les Rgaybat (1610-1934)*, 1, *op.cit.*, p. 38.

(31) Chez les populations arabophones du Maroc, le terme le plus répandu pour désigner la langue des berbérophones est celui de «*chelha*». Voir à ce propos mon article sur l'historique et la diffusion de ce terme dans «Contribution à l'étude d'un mot voyageur: Chleuh» (à paraître dans *Cahiers d'Etudes africaines*, novembre 2012).

(32) Laoust Emile, *Contribution à une étude de la toponymie du Haut-Atlas*, Paris, Paul Geuthner, 1942, p. 2.

(33) Boukous Ahmed, *Dominance et différence*, Casablanca, Le Fennec, 1999, p. 20.

(34) Taine-Cheikh Catherine, *Dictionnaire hassaniyya-français*, 6, Paris, Geuthner, 1988, p. 11-40.

fraction Anfalist des Aït Oussa, complètement bilingue elle aussi, qui revendique des origines allogènes; se prétendant descendants des prestigieux Lamta, une des tribus fondatrices de la dynastie almoravide mais surtout tribu nomade<sup>(35)</sup>. Il ne faut surtout pas se reconnaître des origines locales, sédentaires, car ce serait s'admettre une place de tributaire ! En effet, dans cette zone transitoire, l'imaginaire collectif place systématiquement le sédentaire dans une place inférieure au nomade. On va plus loin encore, les descendants des autochtones, donc des sédentaires, subissent le même phénomène vis à vis de populations sédentaires comme eux mais dont on reconnaît l'origine allogène, nomade. Il est vrai que dans les oasis présahariennes, le sédentaire a été réduit, par les nomades, au simple rôle de métayer.

C'est par le terme d'*amouazigh*<sup>(36)</sup> que l'on désigne, dans l'Oued Noun, les populations reconnues comme autochtones. Les autres populations sédentarisées, peuplant cette région, étant vues comme les descendantes de tribus nomades et arabes. Le terme d'*amouazigh* est dans cette région considéré comme dévalorisant, car signifiant «non arabe, non noble»<sup>(37)</sup>. Il faut noter, de plus, que ces *amouazigh* de l'Oued Noun, n'ont pas voix lors des assemblées tribales<sup>(38)</sup>.

Malgré tout, «la cordialité et l'harmonie règnent entre les habitants libres du Sous, même entre les Arabes et les Chelkhas qui sont de langues et d'origines différentes»<sup>(39)</sup>. De plus, lors des affrontements inter-tribaux, les ligues de guerre ne se font jamais sur une distinction du mode de vie des tribus ou sur la nature de leurs idiomes, bien au contraire. Le témoignage d'un vieux caïd abaamran est à ce propos sans équivoque:

*«Quand il y a la guerre entre les Ichelhin, nos alliés arabes nous rejoignent pour combattre nos ennemis arabes qui sont les alliés de nos ennemis. De même, quand les Arabes se battent, leurs [alliés] ichelhin les rejoignent à leur tour»*<sup>(40)</sup>.

(35) La confédération Tekna qui peuple cette région correspondrait à deux éléments: «berbères gezzula et conquérants ma'qil Dwi-Hassan (invasion vers 1252). C'est aussi ce qui explique que la filiation des Tekna soit souvent (Aït Lahsen et Aït Usa en particulier) arabe au 1<sup>er</sup> degré et berbère au 2<sup>ème</sup>, du type: (X) uld (Y) u (Z). La Confédération elle-même devrait, selon La Ruelle, son nom à cette double origine ("takna", en tachelhit, signifie: "co-épouse")» dans Monteil (Vincent), *Notes sur les Tekna, op.cit.*, p. 14-15.

(36) Il s'agit d'un pluriel arabe construit sur un mot berbère «*amazigh*» (pl. *imazighen*) qui est le terme par lequel les Berbères au Maroc se désignent habituellement. La traduction courante de ce vocable, assez valorisante pour les Berbères, «les hommes libres», est erronée. Il est vrai qu'aujourd'hui dans le Sous, le terme d'*amazigh* est surtout utilisé par les tachelhitophones noirs pour désigner leurs pairs moins bien dotés en mélanine. Quand on sait que dans le Sud-ouest marocain toutes les populations noires sont considérées comme les descendants d'esclaves affranchis, on comprend mieux le sens commun qu'a eu, qu'a toujours d'ailleurs, ce terme d'*amazigh*. Quand au sens étymologique, il faut le chercher plutôt dans la racine /*zdgh*/, «habiter, résider», l'*amazigh* serait donc le résident, l'autochtone (communication orale de Claude Lefébure).

(37) Pour plus de détails sur les *amouazigh* de l'Oued Noun, se reporter à la thèse d'Ahmed Joumani: *Villages et tribus de l'oued Noun (Asrir XIF-XIX<sup>e</sup> siècle)*. Contribution à une histoire sociale du sud-ouest marocain (Université Paris I – Panthéon-Sorbonne, 2006).

(38) S.H.A., Capitaine De la Ruelle, *Contribution à l'étude de l'Histoire, de la Coutume et du folklore des populations du versant Sud-Ouest de l'Anti-Atlas*, Tiznit le 25 avril 1941, 3H2211.

(39) Gatell Joachim, «Description du Sous», *Bulletin de la Société de Géographie*, mars-avril 1871, p. 98.

(40) Fonds Arsène Roux, *Lqaaida (n) Ibarud gh dar Aït Baamran d Wad Nun ula Waaraben (La tradition de la guerre chez les Aït Ba Amran, au Oued Noun et chez les Arabes)*, (27.2.8), traduction personnelle.

Cette ambivalence perpétuelle entre le rejet et l'attraction du Berbère vis-à-vis de l'Arabe vaut aussi pour Moulay Hmed El-Hiba. Un exemple parmi d'autres est cette particularité, chez les nomades du Sahara, de se voiler le visage, contrairement à leurs femmes qui vont le visage découvert. La façon de faire de ces dernières est un sujet de moquerie pour les sédentaires chez qui c'est à la femme de se voiler et non à l'homme<sup>(41)</sup>. Chez les Aït Sous, cette pratique vestimentaire des Sahariens est illustrée par la maxime suivante: «Je ne regrette pas ma galette. J'ai vu la bouche de l'Arabe»<sup>(42)</sup>.

Mais, à l'inverse, cette particularité vestimentaire du nomade, du fils de Ma El Aïnin, peut aussi être source de prestige et de crainte votive. Ainsi, en se voilant le visage, Moulay Hmed El-Hiba entretenait, d'une certaine façon, la crainte révérencieuse que le commun ressentait vis-à-vis du marabout fils de marabout, détenteur de grands pouvoirs magiques et surhumains<sup>(43)</sup>. Le contre exemple suivant illustre ce phénomène. Il s'agit de la terrible déception des Jbala<sup>(44)</sup> qui, lors d'une des tournées guerrières de Moulay Hassan, constatèrent de visu «que le sultan n'était qu'un homme comme eux, avec des yeux, des oreilles, des bras et des jambes»<sup>(45)</sup>.

### Conséquences de l'intrusion makhzen dans le Sous extrême

Soulignons enfin que, depuis le règne de Moulay Hassan (1873-1894) et ses deux expéditions dans le Sous (1882 et 1886), le phénomène de *caïdalis*ation a fait de grands progrès dans les esprits de la région. Les référents du pouvoir idéal ne sont plus les ancestrales assemblées tribales mais le système hiérarchisé du gouvernement central, le *Makhzen*. Moulay Hmed El-Hiba, de par ses nombreuses fréquentations avec les sultans du Gharb, dans la suite de son père, est en quelque sorte un représentant de cet idéal politique vers lequel tendent désormais les tribus du Sous.

Les notables et caïds berbères, qui fréquentent les allées du pouvoir *makhzen*, font tous leurs efforts pour cesser d'apparaître comme des paysans frustes en reproduisant de leurs mieux les usages d'urbanités du *Makhzen*. Ainsi, c'est par

(41) Cette façon de faire des femmes beydan est jugée sévèrement par les sédentaires pour qui la bonne morale ne peut que condamner cette attitude. Voici ce qu'en dit un *talb* du Sous en comparant l'attitude «immorale» des femmes beydan à celle, «vertueuse», des femmes du pays: «*Quand il y a un ahouach, il est de tradition que les femmes qui veulent profiter du spectacle se tiennent à une distance respectable, dans un endroit où ne se trouve aucun homme; de plus elles se couvrent le visage. Elles contemplent l'ahouach jusqu'à satiété puis s'en retournent à leurs maisons. Non pas comme les femmes des Arabes qui se tiennent au milieu des hommes le visage dévoilé*» dans Fonds Arsène Roux, *Les tolbas du Sous*, 31.1 (traduction personnelle).

(42) Justinard Léopold, *Les Aït Ba Amran*, Paris, Honoré Champion, 1930, p. 78.

(43) En 1908, un autre personnage qui se dresse face à l'agression coloniale des chrétiens, dénommé Bou Nouala (L'Homme de la hutte), dans les Doukkala, maintient le mystère autour de lui en tenant constamment son visage caché sous un *litham*. Il a de nombreux points communs avec le fils de Ma El Aïnin. C'est un «*marabout voilé [...] des Ouled Saïd. [Il] se dit élu de Dieu pour chasser les Français. Promet des miracles "les obus de nos ennemis se changeront en eau et leurs balles ne pourront nous atteindre"*. On le dit Mahdi» dans Weisgerber (Frédéric), *Au seuil du Maroc moderne*, Casablanca, La Porte, 2004 (première édition: 1947), p. 134.

(44) Population montagnarde et arabophone du Rif occidental.

(45) Coufourier (L.), «Chronique de la vie de Moulay el Hassan», *Archives marocaines*, 8, 1906, p. 131.

des mots pleins d'humilité que le secrétaire berbère du ministre de la Guerre<sup>(46)</sup> du nouveau sultan, Moulay Abdel Hafid (1908), s'adresse à un groupe d'officiers des *tabor*: «Vous qui êtes au courant des usages du Makhzen, vous devez tenir compte du fait que nous ne sommes que des ruraux; si vous nous voyez commettre des erreurs, si vous êtes choqués par certaines de nos attitudes ou de nos actions, faites-le-nous savoir et aidez-nous à réparer nos fautes»<sup>(47)</sup>.

Cependant, mal à l'aise dans l'univers urbain des villes *makhzen*, certains caïds berbères, quand l'occasion leur en était donnée, n'hésitaient pas à se moquer de ceux qu'ils prenaient désormais comme modèles. Ainsi du caïd Abdelmalek Atigui (El Mtougui) qui, rapporte un événement marquant pour les habitants de Marrakech. Il s'agit du vol dans le ciel, à bord d'un aéroplane français, du caïd Thami Aglaou (El Glaoui):

*«J'étais à la fête de la Menara: la chose s'est élevée dans les airs. Quelle merveille ! Les Français sont de grands fqihis. Mais le Hadj-Thami s'est fait expliquer la machine, et il raconte qu'il a compris. Et c'est vrai qu'il n'a pas eu peur ! Il a fait serrer d'une corde son beurnouss, il s'est assis entre les ailes à côté de l'officier, et alors, vrr, vrr, le voilà qui traverse le ciel jusqu'au Gheliz, comme Bourak, le cheval du Prophète ! Quand il a su cela, Si Hadj Ben Chaïb, le khalifa du grand vizir s'est écrié: "Un Chleuh en aéroplane ! et moi qui suis un Arabe !". Mais au moment de s'envoler à son tour, il tremblait: il a dit que c'était la fièvre, mais on l'a vu faire sa prière»<sup>(48)</sup>.*

### **L'aguelid de Kerdous**

Pour ce qui est de Moulay Hmed El-Hiba, c'est donc l'Arabe chérifien, personnage religieux qui est accepté et honoré par les tribus de l'Anti-Atlas. Mais il ne vient pas en terrain vierge, il doit faire allégeance à son tour aux saints locaux pour se faire accepter. C'est ainsi que, lors de sa quête éperdue d'un refuge, il s'était déjà placé sous leur protection. Il faut souligner la fierté des tribus pour les saints protecteurs du pays auxquels ils attribuent de grands pouvoirs. A la veille de l'ultime assaut des troupes coloniales contre l'Anti-Atlas (1934), c'est d'ailleurs au tombeau de Sidi Hmed Ou Moussa que le caïd de Lakhsas, El Hanafi, fait sacrifice pour répandre sur les combattants la protection du grand saint.

Les descendants de ce saint sont considérés comme rattachés à la confrérie nassiri bien que certains de ses descendants ne leur soient pas affiliés. Près des deux

(46) Mohamed Aglaou (El Glaoui), un des fils du principal caïd auquel Moulay Abdel Hafid devait son trône: el Fqih el Madani des Iqlioua (Glaoua).

(47) Laroui Abdallah, *Les origines sociales et culturelles du nationalisme marocain*, Casablanca, CCA, 1993, p. 351.

(48) Chevillon André, *Marrakech dans les palmes*, Paris, Edisud, 2002 (première édition: 1919), p. 82.

tiers des habitants du Sous égrènent le «*chapelet de Monseigneur Ben Naceur*»<sup>(49)</sup>. Dans les années trente, on retrouve même Merebbih Rebbo, qui a succédé à son frère à Kerdous, affilié à cette confrérie; signe évident d'une volonté de s'intégrer au mieux dans le pays des sédentaires. Par un paradoxe que nous réserve souvent l'histoire des hommes, Merebbih Rebbo faisait ainsi sien un proverbe des Aït Sous qui émigrent si souvent loin de chez eux:

*Imzdi, [a ig] el moutabia ka fellas illan  
Aïna ira oukan outmazirt oukan a illan  
«L'étranger se doit d'être un suiveur,  
Il doit suivre tout ce que dit le maître du pays»*<sup>(50)</sup>.

C'est-à-dire qu'il doit s'adapter et se conformer aux us et coutumes de ceux chez qui il s'établit pour un temps ou définitivement.

Dans plusieurs lettres de notables berbères, on continue malgré tout à désigner les fils de Ma el Aïnin par le terme d'«Arabe», c'est à dire Chérif, noble, mais cela veut aussi dire l'étranger, l'allogène, le nomade.

Et cela, malgré les mariages d'alliances établis avec les notables de la montagne. Merebbih Rebbo avait plusieurs femmes, aussi bien Berbères qu'Arabes. Pour ce qui est des épouses berbères, on peut citer une femme des Ida Gouarsmoukt qu'il avait épousée à son arrivée à Kerdous et qu'il répudia en 1924, une autre encore qui était la fille d'un chérif du village d'Aguerd Oudad des Ammeln. Tout comme l'avait fait son frère Moulay Hmed El-Hiba avant lui en épousant une chérifa des Aït Souab (en 1916) afin d'élargir son audience et nouer de solides alliances avec les tribus montagnardes.

Si toutes les sources que nous avons consultées sont d'accord pour affirmer que Moulay Hmed El-Hiba ne parlait pas tachelhit, il en est autrement pour son successeur de frère. Selon une feuille de renseignements de 1929, il est noté que Merebbih Rebbo «parle arabe et berbère»<sup>(51)</sup>. Mais, selon un témoignage recueilli récemment à Kerdous, malgré les nombreuses années passées au milieu de ces Berbères, Merebbih Rebbo ne parlait pas du tout tachelhit mais seulement sa langue maternelle, la hassanya. Par contre, deux des fils de Moulay Hmed El-Hiba, Hassan et Mohamdi, qui ont grandi à Kerdous, parlaient couramment la tachelhit<sup>(52)</sup>. Selon un autre témoignage, Merebbih Rebbo, après des années de cohabitation avec les *Iboudraren*, avait appris quelques mots de leur langue, formules de politesse et de salutation<sup>(53)</sup>.

(49) Justinard Léopold, «Propos du Chleuh», *Aguedal*, (1), 1939, p. 6.

(50) Justinard Léopold, «Les Chleuh dans la banlieue de Paris», *Hommes et Mondes*, 81, avril 1953, p. 84 (remaniement et traduction personnels).

(51) S.H.A., Chef d'escadron De Bellemare, *Feuille de Renseignement de Merebbi Rebbo*, Tiznit le 10 décembre 1929, 3H2154.

(52) Témoignage de Moh Ou Tahar (neveu du caïd Addi Ou Hmed), Kerdous le 27 décembre 2005.

(53) Témoignage d' Afqir Hassan, Id Boufous le 26 décembre 2005.

## Le refuge de Kerdous

Intéressons-nous à présent à Kerdous proprement dit et à cet Addi Ou Hmed qui a offert l'abri de sa maison à Moulay Hmed El-Hiba.

La tribu des Ida Oubaaqil, où se situe Kerdous, est «une tribu de montagnards (Boudrara), qui s'étend depuis les portes de Tiznit [en plaine] jusqu'à la crête de l'Anti-Atlas»<sup>(54)</sup>. Elle se partage en quatre grosses sous-tribus: Izilalen (1100 foyers), Aït Telt (900 f.), Aït Amer (800 f.) et Aït Issaffen (2200 f.). Kerdous appartient à cette dernière, qui regroupe les plus hautes fractions de la tribu, perchées sur les sommets de l'Anti-Atlas.

Addi Ou Hmed est l'un des trois caïds nommés, en 1882, par Moulay Hassan sur les Ida Oubaaqil<sup>(55)</sup>. Il est le fils d'un important notable de la tribu, *el Mqaddem*<sup>(56)</sup> Hmed, qui, reconnu comme un homme sage et pondéré, était souvent amené à arbitrer les litiges et conflits qui jalonnaient la vie du groupe tribal<sup>(57)</sup>.

Au sein des Aït Issaffen<sup>(58)</sup>, Kerdous est situé à la limite entre Afella Ougouns (groupement auquel appartient ce village) et Assif Oudrar qui se situe plus haut dans la montagne. C'est là que réside un riche et gros propriétaire terrien, Hmed Gouamazzer, rival constant d'Addi Ou Hmed lors des réunions de l'assemblée tribale.

Contrairement à son rival, Addi Ou Hmed est peu argenté, il «ne jouit pas d'une grande fortune et dépense le peu qu'il possède»<sup>(59)</sup>. Malheureusement pour lui, sa nomination à la tête de la moitié des Ida Oubaaqil, si elle lui a rapporté de menus présents makhzen (notamment une maison à Tassourt), ne lui apporte ni l'autorité ni la richesse. Pire, lors d'une période d'éclipse du pouvoir makhzen dans le Sous (1900-1901), il est amené à fuir Kerdous, pour se réfugier à Tiznit où il restera sept ans. Il est alors en butte aux attaques de son rival, Hmed Gouamazzer, qui s'est fait

(54) Justinard Léopold, «Notes sur l'histoire du Sous au XIX<sup>ème</sup> siècle. La mort de Sidi Hachem», *Hespéris*, (6), quatrième trimestre 1926, p. 360.

(55) Pour mémoire, les deux autres caïds étaient Moussa n Id Bakkas (Id Ali Ou Bella) et Hmed Ou Tahar (Assaka Oublagh), tous deux établis en plaine.

(56) Voici la définition du *mqaddem* tel que nous la donne un *talb* montagnard: «Parmi les *inflas*, il y en a un qui les dépasse tous par l'intelligence et la ruse. C'est lui qui est leur *mqaddem*. Il leur dit ce qu'ils doivent faire. Tous les autres *inflas* suivent ses directives» dans Fonds Arsène Roux, *Lejmaat d'inflas (par Si Brahim Akenkou)*, 27.2.7 (traduction personnelle).

(57) Entretien avec Saïd et Lahsen, Kerdous le 27 décembre 2005: «Ar itfassal, ar dars tachkan midden, ila gis laman», «Il arbitrait [les conflits], les gens faisaient appel à lui [car] c'était un homme droit» (traduction personnelle).

(58) Composé de sept fractions sur les onze qui forment ceux que les services de renseignements dénomment les Ida Oubaaqil «de la montagne» c'est à dire les insoumis; les Ida Oubaaqil «de la plaine» ayant très vite reconnu l'autorité du néo-makhzen. Le lieu de réunion de l'assemblée de ces Aït Issaffen se trouve à la *zaouïa* bâtie près du tombeau d'un saint «national» Sidi Saïd Abaaqil, situé à une heure de marche au nord de Kerdous.

(59) S.H.A., Lieutenant Alibert, *Notice. Région: Sous. Groupe: Ida Oultit. Tribu des Ida ou Baqil (Bou-Aqila)*, Agadir le 5 mars 1915, 3H2019.

le champion de l'indépendance des tribus vis-à-vis du Makhzen. Il est rappelé plus tard en tribu par des *inflas* lassés des intrigues de Hmed Gouamazzer.

Il se peut qu'une des raisons qui poussa Addi Ou Hmed à héberger Moulay Hmed El-Hiba dans sa maison fût qu'il espérait profiter des dons qu'apportaient régulièrement les tribus à leur *aguelid*<sup>(60)</sup>. Malheureusement pour lui, les trop nombreuses années de sécheresse, que subit l'Anti-Atlas durant cette période, faisaient du fils de Ma El Aïnin, et de ceux qui l'entouraient, une lourde charge plutôt qu'une source de profit. Il dut ainsi hypothéquer nombre de ses biens afin de ne pas déroger aux devoirs de l'hospitalité. Il est possible aussi qu'en accueillant le fils de Ma El Aïnin dans sa maison, Addi Ou Hmed espère se protéger des attaques régulières de son rival de toujours, Hmed Gouamazzer. La maison d'Addi Ou Hmed à Kerdous se trouve, en effet, au pied d'une hauteur par laquelle les hommes de Gouamazzer, en période de conflits, faisaient précipiter de lourds rochers pour écraser maisons et bêtes. Une enceinte de pierre protégeait, tant bien que mal, le village de ces attaques.

Une fois installé dans la maison d'Addi Ou Hmed, Moulay Hmed El-Hiba prit l'habitude d'installer ses tentes et ses dromadaires sur les pentes de cette hauteur comme une défense, une muraille symbolique contre Gouamazzer<sup>(61)</sup>. Pour ce qui est du «Makhzen des Français», établi dans la plaine, Addi Ou Hmed, du haut de ses montagnes, ne le craignait pas. Ce vieux caïd «ne croyait pas à l'existence des avions» !<sup>(62)</sup>

Kerdous est partagé en deux groupes de maisons séparés par un petit court d'eau intermittent, l'*assif n Kerdous*: Tagadirt (hameau fortifié établi sur une petite butte) et quelques maisons regroupées autour de celle d'Addi Ou Hmed. En 1933, Tagadirt comprend quarante-cinq feux (dont quarante représentent les compagnons et *tlamid* de Moulay Hmed El-Hiba) et, autour de la maison du caïd, dix feux; soit un total de cinquante-cinq feux. En 1953, Kerdous ne comprend plus que onze feux pour soixante six habitants.

Les témoignages que nous avons recueillis sur place, nous ont appris que lorsque le caïd Addi avait accueilli le fils de Ma El Aïnin et sa famille dans sa maison, il lui avait attribué une partie de celle-ci. Pour ce faire, une partie de la famille du caïd avait dû déménager à Tagadirt pour laisser la place au fugitif, à ses femmes et à ses enfants. Une entrée fut percée immédiatement après le franchissement de la porte principale de la maison du caïd pour accéder directement aux appartements de Moulay Hmed El-Hiba. On pouvait ainsi rendre visite à ce dernier sans déranger le

(60) C'est déjà l'opinion d'un lettré du Sous qui juge ainsi Addi Ou Hmed dans son choix, au lendemain de la fuite de Marrakech, de rester auprès de Moulay Hmed El-Hiba à Taroudant au lieu de regagner Kerdous: «Chacun est rentré dans sa maison sauf le caïd Saïd Ben el Moqaddem El Kerdoussi qui est toujours au côté de Moulay Hmed. Peut être même est ce le seul de votre tribu à rester. Tu sais bien qu'il n'est là que par intérêts matériels» dans Soussi El Mokhtar, *El Maassoul*, 4, Casablanca, Najah el jadida, 1960, p. 170.

(61) Entretien avec Saïd et Lahsen, Kerdous le 27 décembre 2005.

(62) S.H.A., Commandant Delhomme, *Renseignement du 25 avril 1917*, 3H439.

caïd et inversement. Le passage fut muré définitivement après la fuite de Merebbih Rebbo<sup>(63)</sup>.

### **Autorité et pouvoir des Id Ma el Aïnin**

Après la disparition de Moulay Hmed El-Hiba, c'est son frère Merebbih Rebbo qui, sous le nom de Moulay el Moustapha, lui succède à la tête du mouvement de résistance tribale. Mais, bien que la grande prière du vendredi soit dite en leur nom dans les montagnes de l'Anti-Atlas, ni lui ni son frère n'ont jamais eu rien d'autre rôle que celui, tout symbolique, de porte-drapeau de cette résistance. Davantage que son défunt frère, ce dernier n'est en réalité que le jouet des plus puissants notables de la région qui le manipulent à leurs profits dont le plus important d'entre-eux est le caïd el Madani de Lakhsas.

Lors de l'assaut de l'Anti-Atlas par les troupes coloniales (février-mars 1934) qui met un terme à la «pacification», Kerdous est bombardé à cinq reprises en quelques jours. Merebbih Rebbo, craignant pour sa vie, prend la fuite dans la nuit du 3 au 4 mars pour se réfugier auprès des autorités espagnoles de Tarfaya.

Relégué dans une zone désertique, délaissé par les Espagnols qui lui préfèrent son frère Mohamed Laghdaf, ne recevant que peu de subsides pour subvenir aux besoins de sa nombreuse famille, il végète et regrette les fructueuses tournées de *ziyara*<sup>(64)</sup> qu'il faisait autrefois dans les tribus de l'Anti-Atlas. En mai 1941, il fait une offre de soumission sans condition aux autorités françaises qui lui répondent assez sèchement par une fin de non recevoir. Il meurt dans l'indifférence le 4 mai 1942 sur les rives de la Saguia el Hamra, à Tafoudert.

Aujourd'hui, du souvenir des Id Ma el Aïnin, il reste peu de chose dans le pays des *Iboudraren* si ce n'est un *almouggar*, un rassemblement votif annuel, autour du tombeau de Moulay Hmed El-Hiba chaque 21 juillet du calendrier julien qui connaît plus ou moins de succès selon les années. Seule perdure, dans ce village, l'image d'une famille d'hommes versés dans la science religieuse et saints descendants du Prophète.

Durant l'hiver 2005, sur la route de Kerdous, un fils du pays nous encouragea à visiter le tombeau du *Cheikh* Hmed El -Hiba par ces mots:

*Zurat gis, hati tella gis el baraka*  
«Visitez-le, il est porteur d'effluve bénéfique»

(63) Entretien avec Saïd et Lahsen, Kerdous le 27 décembre 2005.

(64) La *ziyara* est la visite pieuse faite à un personnage considéré comme saint, porteur de *baraka*, qu'il soit mort ou vivant. Elle désigne aussi les tournées effectuées par les descendants de ces santons durant lesquelles les donateurs recevaient un peu de leur *baraka* en échange des dons (*sadaqa*) qu'ils leur faisaient.

## ملخص

يهدف هذا المقال إلى الخوض في مرحلة مجهولة من حياة أحمد الهيبة وأخيه مر به ربه في سنة 1912، بعد التوقيع على معاهدة فاس التي بسطت الحماية الفرنسية بموجبها على المغرب؛ والمقصود بهذا هو أحد أبناء الشيخ ماء العينين، مولاي أحمد الهيبة الذي نصب نفسه سلطانا بمدينة تزنيت بدعم من قبائل سوس وقام باحتلال مراكش . غير أنه بعد سلسلة من الهزائم المتوالية، اضطر إلى اللجوء إليأحد مداشر الأطلس الصغير المسمى كردوس، إلى حين وفاته سنة 1919. وحمل بعده أخوه مر به ربه لواء المقاومة القبلية للاستعمار الفرنسي إلى سنة 1934، تاريخ هزيمته النهائية . وبهذا عاش أبناء الشيخ ماء العينين مجموعة اشليحين مدة ناهزت خمسة عشر سنة، ويحاول صاحب المقال طرح السؤال عن طبيعة علاقة هذه القبائل مع أبناء الصحراء الذين حملوهم مسؤولية الإمامة.

## Abstract

This article seeks to present an unknown sequence of Ahmed El Hiba's life and his brother Merebbih Rebbo. In 1912, following the signature of the Treaty of Fez establishing the French protectorate over Morocco, a son of the famous Ma el Ainin Moulay Hmed El-Hiba, worn by all the tribes of the Sous region was proclaimed Sultan in Tiznit and seized Marrakech. But after a number of successive defeats, he was pushed to withdraw to the small village in the Anti-Atlas named Kerdous, where he died in 1919. His brother, Mourebbih Rabbo carried on the tribal resistance to the French colonialization until 1934 his final defeat. Thus, the sons of Sheikh Ma Laainin lived between Ishlihin for about fifteen years. This article seeks to explore and analyse the nature of relationship between these tribes and those who come from the desert and made them responsible as their authorities' leaders.

